

NOS GRAVURES

LA FÊTE DE L'UNION ST-JOSEPH

Parmi les excellentes sociétés de Montréal, nous citerons celle de St-Joseph, dont le local se trouve rue Ste-Catherine.

Le dimanche, 20 mars, cette société si remarquable par sa vraie charité—autre chose que la philanthropie, croyez-le bien—célébra la fête de son glorieux patron, et la célébra avec une pompe grandiose.

Nous voyons, en effet, figurer parmi ceux qui ont pris part à la procession de son local jusqu'à la cathédrale, les noms les plus aimés du public canadien-français de Montréal : S. H. M. R. Préfontaine, maire de la ville ; MM. Caumartin, président de l'Union St-Pierre ; Grothé, président de la société des Artisans ; DesCarries, représentant de l'Alliance Nationale ; Limoges, président de l'Union St-Vincent, des échevins, etc.

Mgr Bruchési voulut donner lui-même plus d'éclat à cette démonstration, et, dès la grand'messe, adressait quelques paroles émues à l'Union St-Joseph, la



M. A. PRUD'HOMME

recommandant comme éminemment catholique et canadienne : que pourrions-nous ajouter de plus ?

Sous l'impulsion énergique de son dévoué président, M. Alexandre Prud'homme, dont nous publions le portrait, elle marche vers une réelle époque de gloire que l'on peut augurer de son succès même au 20 mars.

M. Alexandre Prud'homme, né à St-Laurent, a fait son cours commercial au collège de sa paroisse natale—collège où nous comptons tant d'amis pleins de bienveillance, de collaborateurs distingués.—Il établit par la suite un beau magasin de fer à Montréal : travailleur énergique, commerçant probe et intègre, il a acquis, non seulement une belle aisance (ce qui peut arriver à beaucoup), mais l'estime et la considération de tous ceux qui sont en rapport avec lui. On avouera que ceci vaut infiniment mieux que cela.

Le dessin que nous publions de la procession de l'Union, a été exécuté par un de nos artistes canadiens-français, M. A. Bayard, récemment arrivé de Chicago.

M. LE COMTE ALBERT DE MUN

M. le comte Albert de Mun, regn par M. le comte d'Haussonville, a pris solennellement séance à l'Académie française, le 10 mars, où il hérite du fauteuil de M. Jules Simon.

Le nouvel académicien n'est point un écrivain, il ne possède pas le bagage littéraire de son prédécesseur, mais si différents que soient sous bien des rapports ces deux hommes d'élite, il existe entre eux plus d'une analogie, par où le choix de la Compagnie ne laisse pas d'être curieux et d'offrir aux amateurs de parallèles un thème à rapprochements ingénieux et à contrastes pi-

quants. Jules Simon appartenait à ce que l'on a nommé "l'aristocratie républicaine."—M. le comte de Mun appartient à l'aristocratie de race ; Jules Simon était un philosophe spiritualiste, —M. de Mun est un croyant chrétien ; Jules Simon fut qualifié "d'évêque laïque,"—M. de Mun est un prédicateur catholique en redingote ; tous deux enfin se sont rencontrés dans les batailles politiques du Parlement, et tous deux ont honoré la tribune de leur éloquence... Or, c'est au titre d'orateur—d'orateur du parti catholique—que l'ancien député du Morbihan, aujourd'hui député du Finistère, est appelé à la succession académique d'un des plus éminents orateurs du parti républicain conservateur.

Sa biographie est bien connue. On sait qu'en 1875 le capitaine de cuirassiers abandonna la carrière militaire pour la carrière parlementaire, et que, après des luttes vaines en faveur d'une restauration monarchique, il est devenu le créateur et le propagateur du socialisme chrétien.

Gambetta lui-même comparait M. de Mun à Montalembert. Que la comparaison soit juste ou non, l'Académie, en accueillant le leader catholique d'aujourd'hui, ne saurait encourir le reproche d'avoir fait une recrue banale.

L'ATTENTAT CONTRE LE ROI DE GRÈCE

Il était cinq heures du soir ; Georges Ier revenait de Phalère, en landeau découvert, avec la princesse Marie, sa fille. Les promeneurs arrivaient à l'endroit où l'on aperçoit, au fond, la colline où s'élève le monument de Philopappos, quand deux individus, cachés dans un fossé, se dressèrent brusquement devant la voiture, armés de fusils. Tandis que l'un des assaillants, debout, criait : "Arrêtez-vous, Majesté !" le roi, se levant précipitamment, protégeait de son corps la princesse Marie, et, brandissant sa canne, intimait à ces hommes l'ordre de s'éloigner. L'autre assaillant, se mettant alors à genoux sur la route, épaula son fusil et visa le souverain. Deux coups de feu furent tirés ; mais, quoique la distance fût à peine de vingt pas, l'assassin, dont la main tremblait, manqua son but. L'une des balles frappa peu grièvement un des chevaux ; la seconde atteignit légèrement à la jambe un piqueur. Le cocher enleva ses bêtes qui prirent le galop, pendant qu'une série de coups de feu retentissaient derrière l'équipage royal.

Jusqu'à présent, la police n'a réussi à mettre la main que sur un des auteurs de l'attentat. C'est un nommé Karditzi, ancien sous-officier, employé subalterne à la mairie d'Athènes.

LES "VINGT ANS" DU MOINE

Dans le cours du mois dernier, Léon XIII écrivait ses *Extrema Vota*.

Le vénérable Pontife croit que sa fin approche. Il se confie à Dieu et à la Vierge sans tache—pensant maintenant à son propre salut.

En effet tout semble annoncer que la mort est proche ; quatre-vingt-huit années ont passé sur sa tête et y ont laissé de blancs flocons que le soleil du printemps ne fondra pas. Chacune de ces années a apporté, en se retirant, quelque peu de cette force juvénile que rien ne peut remplacer. Et puis, c'est en l'an 1898 que doit avoir lieu le grand coup, prédit il y a vingt ans.

En mars 1892, Notre Très Saint Père demandait à son médecin si sa constitution lui permettait de vivre encore quelque temps. Après un examen assez sérieux, celui-ci répondit que sans maladie imprévue, il vivrait encore cinq ou six ans.

Léon XIII crut d'autant plus son médecin, que sa réponse s'accordait parfaitement avec une prophétie d'un jeune moine franciscain. Cette prédiction remonte au temps du couronnement.

L'élection venait d'avoir lieu, et les cardinaux l'annonçaient à tous leurs amis. Un d'entre eux se rendit chez les Pères Franciscains et leur nomma le successeur de Pie IX—Joachim Pecci. Comme dans tous les cas semblables, il y avait du pour et du contre. Les uns le trouvaient trop âgé ; d'autres croyaient que sa

santé ne résisterait pas. Et que sais-je ? Une foule de réflexions innocentes arrivaient de tous bords et de tous côtés.

Cependant, un jeune frère ne prenait aucune part à ce bavardage et se tenait à l'écart. Au moment où la conversation semblait le plus animée, il s'avança de quelques pas, promena doucement la vue sur ceux qui l'entouraient, puis leur dit :

"Le cardinal Pecci occupera le siège de Saint-Pierre pendant vingt ans. Son pontificat sera l'un des plus célèbres !"

On ne prêta guère d'attention à ces paroles. Mais cette prédiction s'est accréditée à mesure que le règne de Léon se prolongeait.

Les ans ont coulé doucement sans altérer sa santé, et cependant, la dernière partie de la prophétie s'est réalisée.

Léon a conduit la barque de Pierre avec vigueur et sûreté. Il a pris le gouvernail dans un temps difficile et... tout marche bien. Il a dû, parfois, passer par des routes étroites et tortueuses, mais il n'a laissé aucun lambeau aux ronces du chemin. Les loups ravisseurs n'ont pu pénétrer dans la bergerie qu'il gardait. Il s'est fait aimer et respecter. Catholiques et protestants, francs-maçons et libres-penseurs, tous reconnaissent sa sagesse et sa diplomatie.

Ce pontife n'a pas seulement veillé sur ses troupeaux ; il a travaillé à en augmenter le nombre. Il a fait des efforts inouïs pour ramener les schismatiques grecs et autres. Son règne fut brillant, et, il a déjà duré vingt ans.

Notre Saint Père croit que tout est fini. Il croit à la prédiction.

Le moine avait dit vingt ans. Pas moins, mais peut-être plus. Nous espérons que Dieu n'appellera pas son serviteur encore maintenant, quoiqu'il le mérite, nous n'en doutons pas. Léon veillera encore sur ses chères brebis et verra son vingt-cinquième !

Pendant ce temps, les anges continueront de recueillir les prières et les vœux de ses sujets. Ils ajouteront un nouveau fleuron à sa couronne d'immortel et d'élus de la Céleste Cité.

Abbé H.-A. V.

Acadie, mars 1898.

DÉBACLE

RÉMINISCENCE QUI BIENTOT NE LE SERA PLUS

Des bruits sourds et continus faisaient pressentir le travail de la nature, des craquements sinistres annonçaient le départ prochain de la glace, et des petites mares d'eau que l'on voyait éparses çà et là sur la couche durcie qui couvrait le fleuve, donnaient un avant-goût des plaisirs de l'été. Ce n'était pas encore le renouveau tant chanté par les poètes, mais c'était un temps mitoyen, si je puis m'exprimer ainsi, c'était une transition entre l'hiver et le printemps.

La terre—dans les campagnes, du moins,—conservait son blanc manteau, mais de jour en jour, l'on sentait croître la chaleur du soleil, de jour en jour cet astre devenait plus brillant et plus beau ; ce n'était pas encore la vie, mais déjà ce n'était plus la mort.

Depuis quelques jours, on ne parlait que de la glace. "V'a-t-elle partir aujourd'hui ? Partira-t-elle cette nuit ? Causera-t-elle une inondation ?" et tant d'autres questions que tous connaissent pour les avoir posées, ou pour y avoir répondu—tant bien que mal—très souvent.

Mais le fleuve, comme pour se jouer des curieux, semblait retarder à plaisir le moment où, rejetant toute entrave, il se montrerait libre et grand comme nous le connaissons, comme nous l'aimons.

Ce jour-là, les bruits avaient été plus forts, les craquements plus sinistres, les masses d'eau avaient grandi encore plus vite que les jours précédents, de larges fissures s'ouvraient à chaque instant dans la glace, minée constamment par l'eau qu'elle emprisonnait.

Entre les deux rives, il avait fallu interrompre toute communication.